Zeitschrift: Bulletin de la Société pédagogique genevoise
Herausgeber: Société pédagogique genevoise
Band: - (1913-1914)
Heft: 4

Artikel: L'éducation civique et la culture nationale à l'école populaire
Autor: Nally, Albert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-243310

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ANNÉE 1913 N° 4

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE GENEVOISE

Sommaire du N° 4.

L'éducation civique et la culture nationale à l'école populaire, par M. A. Nally. — Discussion et conclusions. — *Assemblée générale du 4 décembre 1913.* — L'enseignement mathématique en Suisse, par M. **Max E.-H. Hochstaetter**, prof. — **Convocation pour le 5 mars 1914, à 2 heures précises, Salle de la Taconnerie.**

AVIS

Mesdames et Messieurs les Sociétaires sont informés que le banquet annuel suivi de bal aura lieu le *samedi 21 mars*, à 7 $^1/_2$ h., dans la Salle Communale de Plainpalais. Une circulaire détaillée avec formulaire d'adhésion sera adressée incessamment à tous les membres de la Société.

L'éducation civique et la culture nationale à l'école populaire.

par M. Albert Nally.

En matière d'éducation plus qu'en toute autre matière encore, il est nécessaire, pour avancer sans hésitation le long de la route, d'avoir une foi ferme et éclairée. Le problème qui nous occupe aujourd'hui ne pourra être envisagé sérieusement, nous semble-t-il, que lorsque nous aurons pris une position nette et franche devant cette question : l'idée de nationalité subsiste-t-elle et a-t-elle sa raison d'être ? et devant son corollaire : l'amour de la patrie ou esprit patriotique doit-il sombrer devant les théories vagues de l'internationalisme ?

I. L'idée de nationalité subsiste-t-elle ? Qui donc oserait en douter dans ces temps de crise générale par où passe l'Europe actuelle. Là-bas, dans les Balkans, une for-

midable tragédie s'est jouée : quels en ont été les acteurs ? des classes ou des peuples ? Des peuples! Des peuples ayant chacun leur mentalité spéciale et qui s'en veulent à mort et qui se déchirent les uns les autres, pourquoi ? pour étendre leurs frontières en deçà ou en delà d'une rivière, d'une montagne ou d'une ville, non pas parce qu'en deçà ou en delà de ces limites s'étendent des terres plus fertiles, mais parce que là vivent des êtres qui se reconnaissent en tel peuple plutôt qu'en tel autre et se réclament de lui. Quelle leçon pour ceux qui ne veulent pas croire que certaines races, que certains peuples sont irréductibles les uns aux autres.

Le malaise politique qui pèse sur l'Europe à la suite des affaires balkaniques a abouti dans les grands Etats à un renforcement de la puissance militaire. Ces armées renforcées signifient-elles autre chose sinon que les nations, telles que les ont faites leur histoire et profitant des leçons de cette histoire, restent dressées les unes contre les autres toujours en garde contre un avenir incertain. Ces armées ont-elles pour but d'assurer à tout un peuple sa liberté d'action ou bien ne sont-elles qu'un instrument dans la main de la classe capitaliste comme le prétendent bien des théories en cours ?

En Allemagne, les socialistes se sont prononcés contre la loi militaire; mais ils ont détruit en partie l'effet de ce vote en acceptant la loi des finances, corollaire de la première et devant servir à en couvrir les dépenses. D'ailleurs les socialistes allemands sont d'habiles politiques, ils savaient que leur vote ne ferait pas tomber une loi qui, si elle n'avait pas passé, aurait amené la dissolution du Reichstag et le renvoi des députés à leurs électeurs, mesure qui certainement n'aurait pas donné la partie belle aux socialistes.

En France, lors des débats pour la réintroduction de la loi de 3 ans, si les socialistes se sont nettement déclarés contre cette réintroduction, ce n'est pas par antinationalisme; leur grief principal ne dépendait pas d'une question de principe mais d'un argument de fait invoqué également par de nombreuses personnalités appartenant à différents partis qui affirmaient que la loi de 3 ans allait peser beaucoup trop lourdement sur le pays.

Qu'on y prenne bien garde, Jaurès, le grand chef du socialisme français n'ose plus prôner l'antimilitarisme. Il a

écrit ces derniers temps un gros volume où il fait l'éloge de nos milices suisses et ses discours au Palais-Bourbon ne tendaient à rien moins qu'à en demander l'introduction en France pour éviter d'avoir à recourir à la loi de 3 ans.

En ce qui concerne notre pays, l'aggravation des charges militaires consenties en 1907 par le peuple qui les supporte, et plus récemment les manifestations qui éclatèrent un peu partout contre la convention du Gothard, ne sont-elles pas des symptômes de la vigueur qu'a chez nous l'idée de nationalité ?

Faut-il encore d'autres faits ? L'embarras n'est que dans le choix! Il y a quelques mois, les incidents de Trieste qui ont fait pousser de telles clameurs de colère à toute l'opinion italienne, ne témoignent-ils pas que malgré les alliances et la triplice, l'irrédentisme est encore puissant en Italie ? Et les aménités que se sont renvoyées tour à tour depuis la capture du *Carthage,* journaux français et journaux italiens que signifient-elles ? Et les incidents de Saverne provoqués par les seules insultes d'un petit lieutenant prussien, quel sens leur donner ?

En voilà assez pour montrer combien est irritable l'opinion dans tous les pays lorsqu'il s'agit de questions de nationalité, combien est tenace la croyance d'un peuple en soi-même, plus tenace qu'elle n'a jamais été.

II. Nous voici maintenant amenés à examiner si cette idée de nationalité n'est qu'une vaine superstition qui doit disparaître, et dont tous ceux qui peuvent avoir la moindre influence sur la destinée des hommes doivent hâter la disparition, ou bien si cette idée de peuple est une croyance profonde, indéracinable, pouvant seulement disparaître par place pour se renforcer ailleurs ?

Y a-t-il, oui ou non, à la surface de notre globe des climats différents, des conditions géographiques multiples, des terres fécondes qui produisent presque d'elles-mêmes, des sols prodigieusement riches et des sous-sols vides, des rivières majestueuses qui passent en répandant la vie sur leurs bords, des montagnes âpres et sauvages où l'homme veille jalousement sur sa liberté tout en paissant ses troupeaux ? Y a-t-il des peuples qui, lorsqu'on leur demande d'où ils viennent, répondent qu'ils ont toujours vécu à la même place et d'autres peuples qui, après avoir erré pendant des siècles sans trouver de repos, se sont enfin fixés là plutôt qu'ailleurs ? Oui, il y a tout cela, toute cette di-

versité et l'on voudrait que tous les peuples soient semblables ou mieux encore qu'il n'y ait pas des peuples, mais une humanité *une,* s'aimant elle-même des quatre coins de l'univers! Ce serait comique si ce n'était pas si ridicule.

On voudrait supprimer la notion de nationalité et le principe inévitable de concurrence et même de guerre qu'elle renferme : que l'on commence alors par empêcher les peuples d'avoir vécu de la même vie, d'avoir acquis par le fait de cette communauté de vie, de luttes, de misères et de joies, d'avoir acquis une mentalité qui leur est propre, une mentalité originale se reflétant dans une unité de langage, une unité de foi ou une unité d'*histoire.* L'histoire, la voilà la grande âme des nations; c'est elle qui leur assure la continuité à travers les âges, qui les relie à elles-mêmes dans le passé, le présent et l'avenir, elle qui soutient les peuples aux mauvaises heures et les réconforte, et leur permet de se réjouir plus pleinement aux heures d'allégresse.

L'histoire! mais c'est elle qui fait de toute nation une terre plus ou moins fertile où les idées qui sont appelées à gouverner le monde lèvent et se développent, de sorte que toute nation qui ne faillit pas à son histoire, qui en accepte les enseignements, sera féconde à ces idées, bonnes non seulement pour elle, mais pour toute l'humanité. Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire, a-t-on dit! Les malheureux comme ils sont à plaindre! Ils n'ont pas d'âme, ils sont appelés à disparaître, que dis-je, ils n'existent même pas et ne sont qu'une proie pour quiconque voudra s'en saisir. Où sommes-nous mieux placés qu'en Suisse pour parler de ce lien que constitue l'histoire, de ce lien qu'il faudrait rompre si l'on voulait détruire l'originalité de ce peuple et n'en faire qu'une portion du grand tout. Notre histoire ne se confond-elle pas harmonieusement avec la marche du peuple suisse luttant pour arriver à son complet épanouissement ? Ce n'est pourtant pas l'unité de langue ou de religion qui fait de la Suisse un Etat ayant conscience — dans sa diversité — de son unité, non, c'est son histoire qui l'a créée et qui la soutient. L'idée de nationalité existe, elle est légitime et elle durera tant que durera le passé des peuples, tant que l'histoire pèsera sur leurs destinées.

III. Il semble donc que le corollaire que nous avons

posé au début n'ait pas besoin d'être discuté et qu'il aille de soi que, du moment que l'idée de nationalité subsiste, il faut qu'il y ait un patriotisme pour la soutenir, patriotisme qui doit durer autant qu'elle. Ne nous hâtons pas trop de tirer des conclusions qui, dans le problème à examiner, nous conduiraient à cette pensée : du moment que tout est bien dans le meilleur des mondes, les éducateurs n'ont plus qu'à se croiser les bras dans la contemplation de l'ordre établi!

Non, ce n'est pas aussi simple que cela! L'eau qui, sous forme de vapeur d'eau se trouve en suspension dans l'atmosphère, n'est pas encore de la pluie. Le torrent qui dévale le long des pentes de montagne n'est pas encore de la force électrique. La houille qui gît au fond de la terre n'est pas plus la vapeur qui mettra la locomotive en mouvement que l'homme qui désire faire le bien n'est un homme de bien et que l'homme qui se dit d'une nation n'est un patriote. De l'idée à l'acte, il y a comme distance la volonté! Je puis très bien avoir l'idée très nette que je fais partie d'un tout qui s'appelle une nation, être convaincu que cette nation est supérieure aux nations voisines et préférer faire partie de cette nation plutôt que d'une autre — soit dit en passant cette préférence peut reposer sur de mesquins et égoïstes intérêts, impôts moins lourds, charges militaires moins fortes — mais toutes ces notions n'appartiennent encore qu'à mon intelligence, rien de ma volonté ne s'y mêle : ce n'est pas du patriotisme! Mes idées sur ma nationalité peuvent même se manifester extérieurement par des paroles et des discours et ma façon de faire ne s'appellera que du chauvinisme et non du patriotisme!

Le patriotisme est volonté, rien que volonté; il est l'amour de la patrie descendant au fond des actes les plus infimes comme les plus importants des individus pour les ramener à soi; il est l'amour de la patrie obligeant les hommes à sacrifier *librement* l'amour d'eux-mêmes au bien du pays.

Une conclusion ici s'impose toute différente de celle qui nous apparaissait plus haut : c'est que l'idée de nationalité peut subsister indépendamment du patriotisme, comme une douce habitude héritée du passé et qui permet à ceux qui l'ont conservée de s'émouvoir en commun aux jours commémoratifs, ou comme une étiquette dont se

parent quelques-uns pour faire du battage autour de leurs passions personnelles.

Cette dissociation de l'idée d'avec l'acte se fera toutes les fois que le désir de la jouissance passera au premier plan des préoccupations humaines et fera envisager aux hommes leur intérêt strictement personnel comme bien supérieur à tout autre intérêt.

Pour illustrer nos dires, qu'il nous soit permis de citer un exemple historique, celui de la formation de l'unité allemande! Qu'est-elle l'Allemagne avant 1806 ? rien, un corps sans âme, des Etats ajoutés à d'autres Etats formant une mozaïque bigarrée! Et les Allemands que sont-ils ? Des hommes se doutant bien qu'ils sont Allemands mais n'ayant entre eux aucune vie nationale et laissant Kant dans les brouillards de Kœnigsberg échafauder ses systèmes, Gœthe jouir de la sérénité de son olympe, Schiller, le seul qui put encore magnifier l'âme allemande, se mourir de misère et Fichte lui-même émettre toutes ses idées de cosmopolitisme. Mais voici que Iéna va bouleverser toute cette belle vie tranquille et le Fichte d'hier va se réveiller à la dure réalité. Il va appeler à lui tous ses concitoyens, tous ses frères, tous les Allemands, il va leur dire qu'ils ont mérité de descendre où ils sont descendus par leur égoïsme satisfait, mais qu'ils n'ont pas le droit de se décourager. Il va leur rappeler qu'ils sont les fils de ces Germains qui vainquirent l'empire romain, qu'ils ont une âme commune qui s'exprime dans leur langue, la seule originale et vivante. Fichte va enflammer leurs âmes de tout le patriotisme qui brûle en lui, et les Allemands d'Iéna, régénérés, quittant les châteaux des aïeux, les salles de cours ou l'atelier se feront soldats et iront à Lutzen, à Bautzen ou à Leipzig en chantant les poésies de Arndt et de Kœrner. Le manque de patriotisme avait perdu les Allemands, le patriotisme les a rendus à eux-mêmes.

Une nouvelle conclusion vient ici s'imposer à nous, qui nous permettra d'établir le pont entre cette introduction qui devait nécessairement être un peu longue et le vif de la question que nous nous sommes proposés d'examiner : du moment que l'idée de nationalité existe, du moment qu'il y a et qu'il doit y avoir des peuples, ces peuples doivent veiller jalousement sur le feu sacré du patriotisme s'ils ne veulent pas s'exposer à devenir la proie les uns des autres.

Le devoir essentiel d'une nation, si elle ne veut pas s'attirer les pires malheurs, est donc de vouloir que se transmette intact, de génération en génération, le patriotisme et que se détruisent tous les obstacles qui pourraient s'opposer à cette transmission.

Aux époques et dans les pays de vie patriarcale, cette transmission se fait comme d'elle-même; l'amour de la patrie est un suc dont les enfants goûtent la saveur à l'intérieur même de la famille; ils entendent parler du pays par le père, par le grand-père et par tous ceux qui viennent le soir, à la veillée, prendre place autour du foyer. La patrie, ils la touchent pour ainsi dire du doigt, elle est pour eux l'ensemble des familles semblables à la leur, elle est le sol sur lequel ils vivent et où vécurent leurs ancêtres et que laboure leur père et qu'ils laboureront à leur tour lorsqu'ils seront devenus grands; la patrie ils la portent dans le sang comme le fils du pêcheur porte la mer en lui.

La vie patriarcale, hélas! — je dis hélas pour tous ceux qui regrettent sa simplicité et sa grandeur — la vie patriarcale n'est plus guère, un peu partout, qu'un lointain souvenir. Il y a à sa place la vie âpre, fiévreuse, qui a revêtu tout son sens de lutte pour l'existence et qui a pénétré jusqu'au fond des campagnes. Il y a l'industrialisme à outrance qui a entassé dans les villes un grand nombre d'hommes qui y vivent à l'étroit, tandis qu'ils seraient au large ailleurs. Il y a le luxe, le plaisir qui forcent des milliers d'êtres à vivre d'une vie anormale. Il y a de par tous les pays un déchet considérable d'êtres qui, ne trouvant pas de place sur le sol où ils sont nés, doivent s'en aller — éternels errants — se créer une patrie « là où ils pourront gagner leur pain ». Tous ces phénomènes caractéristiques de notre vie moderne ont abouti à nous accabler de deux maux sociaux très graves : l'émiettement de la famille et l'engorgement des villes cosmopolites qui sont les deux grands obstacles à la transmission normale du patriotisme. Et ce qu'il y a de dramatique dans cet état de chose, c'est que le patriotisme court le plus grand danger au moment où la lutte pour l'existence se faisant sentir, non seulement d'homme à homme, mais de nation à nation, serait le plus nécessaire. D'ailleurs le patriotisme tel que nous, Suisses, nous sommes très aptes à le comprendre n'est pas forcément belliqueux, au contraire, s'il était

partout pratiqué, il serait très capable d'amener une détente générale. En effet, le patriotisme demande d'un chacun qu'il fasse passer l'intérêt général avant son propre intérêt, il exige de tout homme qu'il se plie aux conditions de vie que son pays peut lui offrir, il fait taire les ambitions déplacées et donne à l'ensemble du pays cette gravité qui l'empêche de se lancer dans des aventures dangereuses sinon injustes.

Puisque la vie nationale n'est plus assez intense et puisque la famille a une tendance à se désagréger, à qui revient l'honneur de transmettre aux générations à venir le patriotisme ? C'est à l'école, à l'école primaire largement ouverte à tous, à l'école qui doit continuer son œuvre désintéressée et vivifiante au milieu des luttes de partis ou de classes. Le patriotisme appartient à tout le monde, c'est à l'école qui peut atteindre tout le monde de le donner à tous. La mission la plus haute de l'école est de préparer pour demain des forces neuves à la nation qui en aura besoin : voudrait-on douter que l'école ne fut capable de remplir sa mission ? Etre véridique dans toutes les circonstances de la vie, toujours et partout, est pour le moins aussi difficile que de se conduire toujours en ayant la patrie devant les yeux! Les éducateurs doutent-ils de pouvoir éduquer la véracité dans les enfants qui leur sont confiés ? Non, s'ils ne veulent pas perdre leur titre d'éducateurs pour déchoir au rang de pions, non! Alors pourquoi douteraient-ils de pouvoir éduquer l'amour de la patrie, tout aussi tangible que l'amour de la vérité.

Que l'on veuille se rappeler la phrase célèbre et si souvent répétée : « C'est le maître d'école allemand qui a vaincu la France en 1870-71 ».

Nous ne croirions nullement nous abaisser en acceptant, même au XXme siècle, la définition donnée par Platon de la bonne éducation : « La bonne éducation est celle qui donne au corps et à l'âme toute la perfection et toute la beauté dont ils sont susceptibles ». Jamais rien de plus grand n'a été énoncé! Or, le patriotisme est une vertu de l'âme, la plus haute vertu puisqu'elle subordonne le moi égoïste au bien d'une collectivité, en même temps qu'elle exige de ce moi qu'il se développe jusqu'à ses fins les plus hautes pour le plus grand bien de la collectivité. L'éducation qui renoncerait à éduquer cette vertu ne pourrait

pas accepter la formule platonicienne... et cela ne prouverait pas en sa faveur.

Nous croyons également pouvoir nous rallier à la formule de Fichte : « L'éducation doit consister à douer l'homme de la ferme volonté de bien agir ». Cette définition qui insiste sur le facteur volonté devrait également être rejetée par une éducation qui renoncerait à cultiver le patriotisme. Est-ce bien agir que de ne pas prouver dans tous ses actes que l'on aime sa patrie ?

Si nous cherchons quelle relation existait entre le patriotisme et l'éducation chez les deux peuples dont l'histoire nous influence encore si fortement, les Grecs et les Romains, nous voyons qu'ils firent du patriotisme le centre de leur système éducatif et qu'ils restèrent grands tant que ce centre ne se déplaça pas.

A Athènes où, par suite de la situation politique intérieure, l'éducation étant tenue à moins d'exclusivisme qu'à Sparte, appartenait à la famille, nous voyons que l'éducation élémentaire comprenait quatre branches, la lecture, l'écriture, le calcul et le chant accompagné de cithare ou de lyre, car le chant est la plus belle façon d'exalter l'âme nationale. La lecture, qu'on le sache bien et qu'on y réfléchisse, se faisait dans Homère le grand poète national à qui plusieurs villes grecques se disputaient l'honneur d'avoir donné le jour. C'était à l'école élémentaire, qu'on lisait Homère et qu'on apprenait de lui à devenir Grec. Quel enseignement pour nous! A Sparte, pour obtenir que les Spartiates formassent une « société d'athlètes et de combattants » selon la parole de Montesquieu, l'Etat accaparait entièrement l'éducation des enfants; il leur apprenait à être fort physiquement, à agir et à se taire, il leur enseignait la musique, la musique des chants de guerre qui dans son rythme discipline les âmes. Et dans sa géniale compréhension de ce qui lui était utile, l'Etat spartiate s'emparait également de l'éducation des jeunes filles et les préparait par la danse, par la musique, par les exercices physiques à devenir des épouses et des mères de soldats préférant la mort pour le pays à tout autre bien. Et les Spartiates ont vaincu les Athéniens qui avaient renversé l'empire des Perses.

A Rome, on sait quelle autorité avait la famille sous la république. C'est par elle que se faisait cette éducation

dure et austère qui avait pour but de donner à l'enfant toutes les vertus qui font le citoyen : la connaissance des lois (l'enfant apprenait par cœur la loi des XII tables) et la volonté de leur obéir, l'esprit de discipline et la force physique pour supporter toutes les fatigues que l'Etat pourrait imposer.

Les Grecs et les Romains ont créé par l'intensité de vie nationale, qu'avait mise en eux leur éducation, une civilisation que nous admirons encore! Pouvons-nous faire moins qu'eux ? Oui, nous savons, ils avaient des esclaves qui prenaient soin de leur vie matérielle, ils étaient avant tout des soldats et n'étaient par conséquent pas des hommes complets! Faudrait-il que par un excès contraire nous renoncions à être des citoyens pour devenir des hommes uniquement préoccupés de leur bien-être matériel ? Alors, nous ne serions pas non plus des hommes complets!

C'est sur l'école primaire que retombe la responsabilité de préparer ceux qui lui sont confiés — c'est-à-dire le plus grand nombre — à devenir des êtres complets, à la fois hommes et citoyens.

Et de quels moyens dispose l'école primaire pour faire l'éducation civique des enfants ? Elle a tout d'abord à son service l'histoire, magnifique canevas sur lequel il n'est besoin que de broder avec des couleurs plus ou moins vives pour que la beauté en devienne sensible et appropriée à la compréhension des enfants à divers âges. L'origine des pays n'est-elle pas toujours enveloppée de légendes ? Ces légendes une fois transcrites en langage très simple — et elles se prêtent très bien à cette transcription par le fait de leur naïveté — ne seraient-elles pas dignes de satisfaire le goût du merveilleux qui se révèle chez les jeunes enfants, tout aussi dignes que les contes de fées contre lesquels nous n'avons rien à dire d'ailleurs parce qu'ils peuplent leur imagination ? l'histoire légendaire de leur pays leur serait encore beaucoup plus utile parce qu'elle mettrait dans leur mémoire des noms auxquels plus tard ils pourraient donner leur signification pleine et entière. Pense-t-on par hasard qu'on ne puisse pas, en s'y prenant bien, arriver à rendre aussi attrayante l'histoire de Guillaume-Tell « l'Adroit » par exemple, que celle de Riquet à la Houppe ? Et Riquet à la Houppe, si charmant qu'il ait été aux douces rêveries de l'imagination, s'efface comme une ombre à mesure que l'on grandit, tandis que

Guillaume-Tell se précise à mesure que l'on comprend mieux, et n'atteint toute sa signification que lorsqu'on parvient à la plus large compréhension historique. Et les Chevaliers de la Table ronde en France, et les héros des Niebelungen en Allemagne, est-ce mentir aux enfants que d'agiter ces personnages devant leurs yeux étonnés ? non, c'est les prédisposer en leur apprenant à les aimer, à recevoir les vertus de la race qu'ils symbolisent.

L'histoire de tous les peuples renferme également une partie épique très riche en couleurs, très grande et très noble qui se prête facilement à la mise en récits variés, racontant, soit les hauts faits d'armes du peuple entier, soit les actes de bravoure de tel ou tel héros nullement légendaire. Cette partie de l'histoire peut être d'un grand secours à l'éducateur pour fournir un aliment sain et solide à l'enfant, lorsqu'il a le goût de l'héroïque et qu'il s'adonne volontiers à la lecture des romans où son héros, qui lui est sympathique parce qu'il le sent fort physiquement, parvient à triompher de tous ses ennemis. Ces romans, pour la plupart idiots quand ils ne sont pas nuisibles, et qui pourtant sont si nécessaires à l'enfant parce qu'il retrouve en eux ses besoins de courir, de se dépenser, de se battre et d'être fort, pourraient être très avantageusement remplacés par des récits épiques où l'action débrouillée des idées de causes et d'effets s'exprimerait en langage vigoureux et imagé, peut-être même parfois en vers. Quels services ne rendraient-ils pas au patriotisme dans le cœur de l'enfant, ces récits qui finiraient bien par déposer en lui l'idée, vague encore, que ce qui a fait dépenser tant de courage aux hommes, ce qui les a rendus si fort, ce qui les a fait se sacrifier entièrement, ne peut être digne que d'un grand amour. Est-ce à l'époque où le bergsonisme fait tant d'adeptes que nous pouvons nier quelle part importante a l'instinct dans la formation du patriotisme ? Certainement non! Eh bien la lecture des récits dont nous venons de parler pourra être un facteur primordial dans la création de cet instinct.

Dans les deux dernières classes de l'école primaire, l'enfant qui, grâce au concours de la géographie, aurait une notion assez claire de l'état actuel de son pays pourrait être amené tout naturellement à étendre ses connaissances historiques par l'étude des développements successifs qu'a suivis sa patrie, développements dont il appren-

drait qu'ils ont été le fruit de ces luttes, de ces guerres, de ces actes de courage avec lesquels il aurait déjà été familiarisé. Enfin, pour terminer ce cycle, l'instruction civique viendra lui apprendre comment se maintient cette patrie que l'histoire aura fait grandir devant ses yeux! Il est bien entendu qu'il ne s'agit pas ici de l'étude d'une sèche nomenclature de notions abstraites mais d'une instruction civique vivante, sachant profiter de tout ce qui peut être vu ou seulement entrevu de la vie politique pour en faire comprendre le fonctionnement aux élèves. Que n'avons-nous partout nos « landsgemeinden » et la belle leçon de choses qu'elles constituent. A défaut d'elles, que l'on aille dans les salles même où fonctionnent les différents pouvoirs pour en expliquer l'organisation, que l'on se rende dans les lieux de vote alors qu'ils sont installés pour en expliquer l'usage et pour faire comprendre aux enfants que ce qui sortira des urnes fera du bien ou du mal à la patrie, et que tous sont responsables de ce bien ou de ce mal qui naîtra là.

L'histoire racontée par des livres, même ornés de belles gravures et commentée même par des maîtres au cœur ardent, aura une influence indéniable sur la formation du patriotisme, mais elle restera malgré tout quelque chose d'un peu mort. L'histoire, il faut la vivre par les sens d'abord, par l'âme ensuite! De quels moyens dispose l'école pour animer ainsi l'histoire ? On se préoccupe bien chez les particuliers du genre de tapisserie à mettre dans des chambres d'enfants, pourquoi ne se soucierait-on pas à une époque où l'on fait tant de sacrifices pour les bâtiments scolaires, de couvrir les murs des salles d'école de peintures, et pourquoi ces peintures ne seraient-elles pas des scènes les plus caractéristiques de la vie nationale d'un peuple. Nul n'ignore pourtant l'attrait qu'exercent les couleurs sur l'œil de l'enfant. Par elles les personnages qu'il verrait chaque jour se graveraient en lui, il serait doué de sympathie pour eux, il les animerait presque et serait, en tout cas, plein de la curiosité de savoir ce qu'ils ont été, quand ils ont vécu et ce qu'ils ont fait. Et les explications du maître seraient les bienvenues qui viendraient enfin satisfaire sa curiosité à l'égard de toutes ces figures.

Travaillant d'après les mêmes données pédagogiques que les peintures murales, les cortèges historiques pour-

raient constituer un merveilleux appui pour la leçon d'histoire! Oui, pourquoi n'organiserait-on pas aux jours de certains anniversaires des cortèges qui auraient lieu *pour les enfants des écoles* et en vue de leur éducation. Les costumes n'auraient pas besoin d'être d'un grand luxe, pourvu que par leur vérité et par leurs couleurs, ils puissent frapper l'imagination des écoliers. Ces cortèges existent, nous dira-t-on ? Oui, mais pas comme nous voudrions les voir organiser. Ils ont lieu le soir et pour les regarder, les enfants sont forcés d'étouffer au milieu d'une foule qui les écrase. De plus ils n'entendent autour d'eux, bien souvent, que propos malveillants ou comiques, leur esprit est détourné du véritable sujet, ils n'en voient que le côté farce ou seulement mascarade. Nous les voudrions, ces cortèges, défilant devant les écoliers qui auraient des places réservées tout le long du parcours, et qui seraient là par écoles sous la surveillance de leur maître. Le maître expliquerait tout ce qui pourrait rendre plus tangibles les notions historiques aux yeux de l'enfant, il y aurait de la musique, beaucoup de musique — elle captive l'âme des enfants et les emporte — et les écoliers chanteraient ensemble, sur les places et le long des rues, des chants à la patrie. Quelle fête ce serait et quelle leçon! Il ne serait certainement pas nécessaire que ce spectacle se renouvelle chaque année pour qu'il s'en dépose quelque chose de très profond dans l'âme de ceux qui y auraient assisté.

A l'heure où les cinématographes ont une magnifique tendance à s'élever à la hauteur d'une plaie sociale — à Genève, il y en a au moins dix-huit et il semble que toutes les belles menaces qu'on leur a adressées sans les accompagner d'actes, facilitent chaque jour l'éclosion d'un nouveau rejeton — à l'heure où cette scandaleuse institution semble s'ingénier toujours davantage à déflorer et à dépraver les cerveaux de ceux qui s'y laissent entraîner, en leur montrant la grimace humaine dans tout ce qu'elle a de plus ignoble ou de plus grotesque, il est curieux que l'on ne soit pas encore parvenu, par un emploi rationnel, à utiliser cette invention pour des fins plus hautes.

L'idée de séances de projections et de cinématographes n'est certes pas nouvelle et chacun sait les avantages qu'en pourrait retirer l'enseignement général; seulement voilà... ce n'est qu'une idée qui ne correspond à rien de réel dans les faits. Pourquoi, au point de vue du sujet qui nous oc-

cupe aujourd'hui, ne les organiserait-on pas enfin! ces séances qui auraient lieu dans des locaux appartenant à l'Etat où les enfants, écoles par écoles, seraient sous la surveillance de leur maître. Dans ces séances, l'embarras ne serait que dans le choix des tableaux à mettre sous les yeux des élèves. Des projections en couleurs leur révéleraient toute la beauté des moindres sites de leur pays et pour que cette beauté leur en devienne plus sensible encore, un orchestre serait là qui leur jouerait, à l'occasion de telle ou telle vue, un air populaire en rapport avec cette partie du pays. Des scènes cinématographiées leur feraient connaître la vie de leurs concitoyens habitant les régions éloignées de la patrie et ils pourraient même prendre part à leurs fêtes en chantant avec eux les airs du pays qui les uniraient par delà le temps et l'espace.

Un complément à ces séances de projections qui, tout en servant les intérêts immédiats de la géographie, ne contribueraient pas peu à propager dans la jeunesse l'amour de la patrie, serait dans les visites de musées et dans les voyages faits aux lieux historiques. L'importance de la visite des musées est trop visible pour que nous ayons besoin de la commenter, quant aux pèlerinages à certains lieux célèbres dans l'histoire et dont la vue graverait dans la mémoire des enfants les souvenirs qui y sont attachés, il ne dépendrait que de l'Etat d'obtenir des chemins de fer un tarif extrêmement réduit et même la gratuité pour un certain % d'élèves, sur les lignes conduisant à ces sites. Les maîtres qui sont très souvent empêchés d'entreprendre des courses scolaires par suite de la cherté des trains, ne rencontreraient plus cet obstacle et ces voyages pourraient devenir une tradition très bienfaisante.

L'histoire, pour nous obliger à remonter parfois dans le passé et à y rechercher nos origines, possède les anniversaires, anniversaires de faits saillants, anniversaires de la mort vaillante de quelqu'un des héros qui honora la patrie. Pourquoi ne sait-on pas mieux se servir de ces anniversaires, en particulier à l'école, pour augmenter la compréhension historique des enfants.

Nous ne pouvons pas à ce sujet ne pas nous rappeler de la phrase : « Jean-Jacques aime ton pays! » C'est au milieu d'une fête populaire, alors que l'enthousiasme était à son comble que le père de Rousseau serrant bien fort la main de son fils dans la sienne, la prononça, le cœur dé-

bordant de la joie patriotique qui emplissait les cœurs de ses concitoyens.

Sommes-nous trop vieux pour nous pouvoir encore enthousiasmer ? Si oui, ne nous occupons plus de l'éducation des enfants et laissons le monde s'abîmer dans l'unique esclavage des soucis matériels! Si non, si l'enthousiasme éclaire encore nos âmes, répandons cet enthousiasme autour de nous, répandons-le à pleines mains dans l'âme des enfants dont nous devons préparer l'avenir. Qu'est-ce qui empêcherait qu'à époques fixes on ne fît de l'anniversaire d'une grande date historique, une belle fête scolaire ?

Quelque temps avant le jour fixé, le maître s'efforcerait de créer toute une atmosphère de sympathie autour de la date à fêter, il en parlerait souvent à ses élèves, il la rendrait vivante à leurs yeux en l'entourant de toutes les anecdotes qui pourraient plaire à des enfants. Puis il les inviterait à célébrer eux-mêmes l'anniversaire en question par un moyen bien simple. On déciderait qu'un grand cortège formé de tous les enfants des écoles irait défiler devant le monument ou l'édifice du souvenir, et que là, chaque école déposerait une couronne commémorative. Cette couronne ce serait les enfants eux-mêmes qui devraient l'acheter en apportant, non pas obligatoirement, mais volontairement quelques petits sous avec lesquels ils auraient pu acheter une friandise quelconque et dont ils se seraient privés à cette occasion. La notion de sacrifice qu'impose le patriotisme recevrait là sa première leçon, leçon bien vague encore, mais qui sait, peut-être déjà bien profonde. La couronne une fois achetée, les élèves devraient nommer une petite délégation qui marcherait en tête de l'école lors du cortège et irait déposer la couronne à l'endroit indiqué. Cette nomination se ferait par les écoliers seuls qui désigneraient dans leur classe celui qu'ils considéreraient à la fois comme le meilleur camarade et comme le meilleur élève. Au jour venu, les écoliers conduits par les autorités et accompagnés de nombreuses musiques iraient en cortège se grouper autour de leurs petites délégations et faire l'offrande, au milieu des chants, de leur couronne à la patrie, tandis que du haut des tours les vieilles cloches égréneraient leur joie à toutes volées. Cette joie se communiquerait à tous, surtout si le maître, au milieu de ses élèves, savait leur dire d'une voix qui ne trompe point : « Mes enfants! aimez votre pays! »

C'est de l'idylle et non de la pédagogie, nous dira-t-on! Et quand cela serait! Les enfants ne sont-ils pas faits pour vivre un peu une vie d'idylle, voulons-nous qu'ils aient avant l'âge des soucis de vieillards. En eux tout doit être spontanéité; suscitons cette spontanéité et provoquons leur âme à développer en elle la riche vie des sentiments.

L'étude de l'histoire telle que nous venons de la développer et dont nous voudrions qu'elle occupât le centre de l'éducation civique exige impérieusement deux choses :

1° Elle demande que les programmes scolaires soient allégés afin que le maître puisse plus aisément travailler sur le caractère de ses élèves, ou tout au moins qu'il y ait pénétration intime de l'histoire dans certaines branches : l'orthographe, la lecture, la composition peuvent, sans rien perdre de leur valeur, se mettre au service de l'enseignement de l'histoire.

2° Cette étude réclame du maître de hautes qualités de l'intelligence et du cœur; elle veut qu'il soit animé de l'esprit patriotique le plus large, de celui qui passe par-dessus toutes les idées de classes et de mesquins tiraillements pour aller s'abreuver à la notion pure de patrie; elle exige qu'il ait le don de l'enthousiasme et qu'il sache se rappeler qu'en histoire — pour des enfants — la manière dont on raconte a presque autant de valeur que ce que l'on raconte.

Nous avons fait de l'histoire le centre de l'éducation nationale, comme étant la branche qui peut le mieux provoquer l'amour de la patrie, mais le patriotisme n'est pas fait que d'amour, il est fait de discipline et la discipline naît de bonnes habitudes. Donc, en général, toutes les parties de l'éducation qui auront pour but de soumettre l'enfant à une règle, comme la ponctualité, la propreté, l'ordre, concourront immédiatement à la culture de cet esprit de discipline si nécessaire à ceux qui veulent se plier aux exigences de la patrie.

Deux branches de nos programmes seront très propres, à côté de leur but pratique, à aider l'éducation de la discipline; nous voulons parler de la gymnastique et du chant.

En ce qui concerne la gymnastique, il nous semble que des exercices étudiés et préparés soigneusement par chaque classe séparément et exécutés ensuite par l'ensemble des élèves de l'école, en plein air, sous le commandement d'un moniteur, auraient une excellente influence sur l'es-

prit des écoliers en les habituant à obéir de loin à la voix unique d'un chef.

Ces réunions en plein air pourraient donner lieu à des sortes de petits concours de gymnastique très bien faits également pour servir la discipline, et très propres en même temps à provoquer une émulation physique très utile aux enfants et aux futurs citoyens.

En rapport étroit avec la gymnastique, les jeux ont une réelle influence sur l'éducation de l'esprit aussi bien que du corps. La mode en est maintenant à l'éternel foot-ball, sport plutôt que jeu, où chaque joueur cherche à se faire valoir par des coups à lui; il n'y a pas de mal à s'en servir, mais il n'est pas nécessaire de mettre de côté tous les jeux traditionnels où chaque pays manifeste un peu de son esprit particulier.

Au point de vue du chant, nous voulons seulement poser le problème, ne nous sentant pas assez compétent pour le résoudre. Il nous semble qu'il y aurait d'aussi grands avantages à tirer, au point de vue de la discipline de l'esprit, des leçons de chant d'ensemble, que des leçons de gymnastique d'ensemble, au point de vue de la discipline physique. L'école primaire ne peut tout apprendre; elle doit savoir se borner, pour certaines branches, à donner des impulsions. Le chant est une de ces branches, il ne doit pas être aussi fatigant pour l'élève qu'une leçon d'arithmétique par exemple. Il doit viser avant tout à communiquer un peu de beauté à son âme, et rien ne serait plus propre à l'élévation de ses sentiments que des chœurs exécutés en plein air célébrant la patrie au milieu de la beauté des paysages.

Le problème que nous avions à étudier aujourd'hui est d'une importance si indiscutable que nous avons craint bien souvent d'être malhabile à essayer de l'approfondir. Son étendue nous a obligé à être très long, trop long sans doute, et pourtant que de questions nous avons mises de côté comme l'assimilation des étrangers dès l'école, l'éducation nationale plus spécialement appliquée aux jeunes filles, le skouting, etc. Nous n'espérons qu'une chose, c'est d'avoir soulevé un coin du voile qui cache la vérité.

Albert NALLY,

Régent.

Mlle *Willy* remercie M. Nally des moments agréables que la lecture de son travail vient de nous faire passer; car il s'est adressé à notre cœur autant qu'à notre intelligence. Elle estime qu'il importe de développer dans l'enfant le futur citoyen en encourageant chez lui les sentiments altruistes.

M. *Baatard* loue M. Nally d'avoir cherché à s'élever au-dessus du formalisme dont on se contente trop souvent, et d'avoir su dégager l'idée de patriotisme des formules courantes. A son sens, les fêtes patriotiques auxquelles prennent part les enfants devraient toujours revêtir un caractère de grandeur pour que l'impression en soit durable. L'enseignement de l'histoire doit reposer sur les légendes et la poésie nationale; quant à celui du chant, il ne faudrait pas le confondre avec l'étude des notations musicales.

M. *Claparède* se joint aux éloges adressés à M. Nally; il aurait désiré, en outre, que ce dernier insistât sur la nécessité d'éveiller chez les enfants le sens social en les habituant à l'entr'aide en classe où les plus avancés pourraient aider les plus faibles.

M. *Charvoz* remercie M. Nally de l'heure de saine émotion que nous venons de vivre; il désire voir se condenser toutes ces idées en quelques conclusions précises.

M. *Duvillard* constate que la discussion devient très difficile, étant donné le point de vue élevé auquel l'auteur s'est placé.

M. *Hochstaetter* estime qu'il serait bon de préparer les futurs maîtres à l'enseignement de l'histoire telle que la comprend M. Nally.

Mme *Dunand* regrette que le temps que l'on pourrait consacrer à l'enseignement du chant soit si mesuré, trop envahi qu'il est, à son sens, par l'étude du solfège.

D'accord avec l'auteur du travail, l'assemblée adopte les conclusions suivantes :

Conclusions.

1. Quoique combattue, l'idée de nationalité a sa raison d'être; pour subsister, elle doit s'appuyer sur un patriotisme agissant.

2. C'est par la famille que le sentiment patriotique se transmet le plus naturellement.

3. Les conditions économiques actuelles aboutissant à l'engorgement des villes et à l'émiettement de la famille, cette transmission naturelle rencontre de grandes difficultés.

4. L'école populaire a le devoir de reprendre la tâche délaissée de nos jours par la famille.

5. L'accomplissement de cette tâche peut être réalisé par l'enseignement de l'histoire nationale, de la gymnastique et du chant.

6. L'enseignement de l'histoire doit reposer sur les légendes, l'épopée et la poésie nationales. Il sera vivifié par l'ornementation des murs de la classe, les cortèges historiques, les séances de projections lumineuses et cinématographiques, l'organisation de manifestations patriotiques à l'occasion des grands anniversaires.

7. Des exercices d'ensemble de gymnastique, en plein air, avec accompagnement de chants, devraient avoir lieu fréquemment.

8. Dans l'enseignement du chant, on attachera plus d'importance à l'acquisition sérieuse des chants nationaux qu'à l'étude de la notation musicale.

Le bulletinier.

Assemblée générale du 4 décembre 1913, salle de la Taconnerie.

Présidence de M. Edmond Martin, président.

Séance ouverte à 2 $^1/_2$ h.

Démissions.

Les démissions de Mme Nicolas, de Mlle Lombard, de M. et Mme Foëx sont acceptées.

Soirée annuelle.

Sur la proposition du Comité, l'assemblée décide de remplacer la soirée littéraire habituelle par un banquet suivi de bal. Le soin de composer la commission est laissé au Comité.